

Question de style

Assis derrière le bureau Empire hérité de son prédécesseur, fondateur de la maison d'édition qu'il avait l'honneur de diriger et par ailleurs son grand-oncle par alliance, Édouard de la Réchaudière de Monbourg évita soigneusement le regard du jeune homme qui lui faisait face.

— Je crois que c'est avant tout un problème de style.

Après quoi il toussota, songeant déjà, et avec délectation, à sa soirée au club avec ses vieux amis, comme lui de brillants intellectuels dont la parole était partout écoutée avec admiration, voire dévotion.

— En tant qu'éditeur, je me dois de vous le dire sans détour.

Il en avait fait des détours, pourtant, pour en arriver là, circonlocutions, périphrases et autres courbettes langagières. Une heure déjà qu'il tentait de se débarrasser de cet apprenti auteur dont le père, pilier de la maison, faisait le plus grand cas sans qu'il ait encore compris pourquoi, si ce n'est l'idée trompeuse que le génie était forcément héréditaire. En vain, le type ne partait pas. Un vrai chewing-gum collé sous la semelle de ses chaussures de marque, sur-mesure et cirées.

L'impétrant haussa finalement un sourcil interrogateur.

— Un problème de style ?

Soudainement mal à l'aise - il n'avait guère l'habitude de se justifier -, l'éditeur s'agita dans son fauteuil tout cuir.

— Oui, de style.

Se souvenant alors du tempérament revêche - mais aussi revancharde - du père, il se reprit bien vite, inquiet à l'idée de l'appel que le fils ne manquerait pas de passer en sortant du bureau.

— Le terme problème est peut-être mal choisi. Voyons... Une question de style, plutôt. Oui, c'est ça. C'est avant tout une question de style.

Un silence s’installa, l’auteur ne semblant pas comprendre la portée définitive de la remarque. Cette impression fut confortée par sa réaction.

— Cela veut dire que le fond est bon, c’est déjà ça !

L’éditeur resta coi devant le sourire satisfait de son interlocuteur.

Ce dernier lui avait adressé il y avait un mois à peine ce qu’il prétendait être une autobiographie - ce qui, en soi, était déjà savoureux à vingt ans à peine -, un texte dans lequel il évoquait la difficulté d’être un “fils de”.

Connaissant la vie dorée du père - lui-même héritier d’un grand nom de l’industrie - qui faisait profiter l’ensemble des membres de sa famille de ses largesses, l’idée était osée et même, soyons franc, cocasse. D’autant plus cocasse que l’envoi s’était fait, bien évidemment, par son intermédiaire plus qu’appuyé, sans quoi il n’aurait jamais passé le cap redoutable du stagiaire chargé des premières lectures. Mais comment le lui dire ?

L’éditeur caressa son menton comme Aladin sa lampe dans l’espoir d’en tirer, non pas la fortune, mais l’idée lui permettant de se tirer de ce mauvais pas.

— Déjà, le style. Concentrons-nous sur le style.

L’auteur en herbe, de bonne composition tant il se sentait proche de la consécration, acquiesça benoîtement.

— Bien volontiers ! Alors, qu’est-ce qui cloche dans mon style ?

Sans laisser à l’éditeur le temps de réagir, il poursuivit, enflammé.

— Je sais ! Ne dites rien, je sais ! Trop construit. Mon style est trop construit. Les professeurs disaient tous ça, déjà, au lycée. Ils disaient que je devais “me lâcher”. Être plus naturel, en somme.

L’éditeur se racla la gorge, manière de gagner du temps. Tout ce qui lui venait ne convenait guère, suggérant de “tout lâcher” plutôt que de « se lâcher ». Faute d’alternative il se tut, laissant à son client autoproclamé le soin de poursuivre.

— Vous avez un exemple, pour mon style ?

Il regardait l'éditeur, confiant, et ce dernier sentit qu'il avait loupé l'occasion de revenir sur le fond du roman. Il se morigéna intérieurement.

Il avait l'habitude d'éconduire les auteurs amateurs - Dieu sait qu'ils étaient nombreux ! - sauf lorsqu'ils étaient « fils de » car, fort heureusement, cela n'arrivait que rarement. Le père de ce garçon écrivait des romans qui, même si lui les trouvait personnellement convenus, rapportaient des sommes faramineuses. Impossible de prendre le risque de le voir prendre la mouche et, partant, la poudre d'escampette. Les temps étaient durs et la concurrence féroce. Il convenait de traiter le sujet avec tact.

Un exemple, donc ?

— Eh bien...

Esquissant un sourire contraint, il s'empara du manuscrit posé devant lui en prenant soin de cacher à son auteur les ratures rageuses qui y étaient apposées. Fébrile, il en survola rapidement les premières pages.

— Là !

Il pointa son doigt sur une page particulièrement mise à mal.

— Je cite.

Habitué qu'il était aux discours de toutes sortes, prononcés en des lieux prestigieux devant des auditoires qui ne l'étaient pas moins, il s'éclaircit la gorge.

— « Le rugueux plaisir d'être présent à ce monde valait-il tant de compromissions ? »

Yeux mi-clos, extatique, l'autre attendait la suite. Ne voyant rien venir, il les rouvrit, affichant cette fois une moue contrariée et c'est d'une voix pincée qu'il reprit la parole.

— Il faut lire l'ensemble du paragraphe, monsieur, pour avoir le contexte et donc le sens.

Piqué au vif, l'éditeur se redressa sur son siège, déterminé, cette fois, à dire à ce jeune pédant ses quatre vérités que, visiblement, tout le monde lui cachait.

— J'ai bien compris le sens de votre texte, jeune homme. Le poids de la figure paternelle, la pesanteur d'un milieu social, les rêves d'émancipation bla bla bla...

Plus que le propos, c'est le ton employé qui pêchait, il le sentit tout de suite. Un ton cassant et un rien méprisant qu'il n'avait pu contenir. Il vit l'autre se crispier imperceptiblement et, songeant fugacement au père, jugea plus sage d'arrondir les angles sans tarder.

— Le message que vous souhaitez faire passer dans votre heu... dans votre livre est tout à fait compréhensible, rassurez-vous.

Le « fils de » se détendit, habitué qu'il était aux compliments. Drogué aux compliments pourrait-on même dire et l'éditeur, auteur à ses heures, nota dans un coin de sa tête une formule qu'il jugea prometteuse.

Il décida d'enfoncer le clou afin de se garantir une bonne fois pour toutes de l'ire paternelle.

— Ce questionnement sur la légitimité de votre situation est d'ailleurs tout à votre honneur.

Les joues du pénitent rosirent de plaisir, signe que le danger était passé. C'est rose encore qu'il se redressa et fronça les sourcils, sincèrement étonné.

— Quel est le problème, alors ?

Le vieux sage se sentit une nouvelle fois piégé. Impossible d'échapper à ce sot qui ne comprenait décidément rien à la subtilité des critiques qui lui étaient adressées - un comble, pour un auteur... -, en plus de piètrement écrire. Car rien n'allait dans ces deux-cents pages de prose verbeuse et complaisante. Rien !

Mais comme un débutant, il s'était laissé enfermer dans l'analyse d'une seule phrase et il pesta contre lui-même. Comment se sortir de ce mauvais pas ?

— Eh bien... Déjà, la phrase est longue.

Peu convaincu, l'héritier fronça les sourcils.

— Je pourrais vous en trouver cinquante, des phrases longues. Encore plus longues, même, et dans des livres publiés chez vous, qui plus est !

Il avait raison, indubitablement raison. Il était stupide, mais pas totalement, donc. Cette voie était une impasse, il fallait rebondir.

— Ce n'est pas tout, bien sûr. Laissez-moi poursuivre.

D'un geste de la main témoignant de son habitude d'être obéi en tout, le mis en cause, magnanime, invita l'éditeur à poursuivre son argumentation.

Ce dernier inspira profondément avant de réitérer sa lecture.

— “Le rugueux plaisir...”. Hum... “Rugueux plaisir”. Voilà qui risque de dérouter un lecteur peu averti, ne pensez-vous pas ?

Un rire condescendant - mais bon sang oui, il osait ! - accueillit la remarque.

— Il s'agit là d'un oxymore. Un simple oxymore ! Rien qui puisse perturber qui que ce soit.

Le fat poursuivit, un sourire maintenant ironique aux lèvres.

— Une figure de style classique, l'oxymore...

L'éditeur toussota pour masquer son agacement. Quel petit trou du cul, prétendre lui apprendre ce qu'était l'oxymore ! Pour se calmer, il songea au père ou, plutôt, à ses chiffres de vente. Cela ne suffit pas.

— Êtes-vous certain qu'il s'agisse bien là d'un oxymore, jeune homme ? Personnellement, j'en doute.

Un nouveau sourire condescendant s'étala sur le visage encore juvénile de l'artiste.

— Et quoi d'autre, selon vous ?

Faisant fi de toute prudence, l'éditeur usa d'ironie, ce dont il n'était guère coutumier et qui, chez lui, était le signe d'un agacement certain.

— Un nom commun assorti d'un adjectif, peut-être ?

Un silence s'ensuivit - stupeur, colère, difficile à dire -, bientôt interrompu par l'éclat de rire bruyant et sans doute un peu trop appuyé du mis en cause.

— Vous y allez fort, tout de même !

Il se calma étonnamment vite, cependant.

— Mais je prends le point. Peut-être n'est-ce pas mon meilleur oxymore, en effet.

L'éditeur reprit espoir, une faille existait. À force de patience, peut-être parviendrait-il à faire passer le message au jeune présomptueux et à l'envoyer revoir sa copie pour une durée qu'il espérait la plus longue possible. La retraite était proche. Son successeur se débrouillerait bien comme il voudrait avec ce... cette chose.

Machinalement, il en tourna nerveusement les pages, survolant les multiples annotations qu'il avait pris le temps d'écrire pour complaire à son prestigieux client. Bon Dieu que c'était mauvais !

— Que me suggérez-vous à la place ?

Sidéré, l'éditeur releva la tête.

— C'est le rôle d'un éditeur d'aider à la finalisation d'un texte, non ?

Le gars était sincère. À aucun moment il n'avait envisagé que son manuscrit ne soit pas publié. Sans doute parce qu'à aucun moment son père ne l'avait lui-même envisagé. Il en avait souvent croisé de ces soi-disant artistes se prenant pour des génies, mais celui-ci était décidément d'un sacré calibre.

Avec l'énergie que donne le désespoir, il se dit qu'il y avait encore quelque chose à tenter pour sortir de ce guêpier.

— Mon rôle est de pointer dans un texte les faiblesses en rendant difficile - voire impossible - la publication, non de le modifier pour qu'il devienne...

— Attendez, laissez-moi réfléchir... Je sais, je sais !

Excité comme un môme lâché dans un magasin de jouets et à qui on demanderait lequel il préfère, l'artiste en devenir trépignait sur son siège, interdisant de fait toute discussion, échange, ou quoi que ce soit qui aurait pu aboutir à la décision rationnelle de suspendre sans attendre tout projet éditorial.

Comme on fait face à son destin, l'éditeur attendit avec résignation le fruit sans nul doute pourri qui sortirait de cette réflexion.

— "L'insensible jouissance..."

Le futur édité s'interrompt, fit claquer plusieurs fois ses doigts en faisant mine de réfléchir profondément - à moins qu'il ne réfléchisse réellement, hypothèse qu'on ne pouvait exclure...

— Non, non, je sais ! “La dure ivresse de...”

Il secoua la tête.

— Non, ça ne va pas.

Il la releva et regarda l'éditeur, immobile dans son fauteuil, comme statufié.

— Mais aidez-moi, bon Dieu ! Vous voulez qu'on se plante à la sortie du livre ou quoi ?

L'éditeur, à son tour, secoua doucement la tête. Au point où il en était, il n'avait plus l'énergie pour se battre. Peut-être pourrait-il ultérieurement faire traîner les délais de correction, de mise en forme, d'illustration, ou encore prétendre que l'imprimeur avait monté le livre à l'envers, qu'il avait fait faillite même !

— Papa dit toujours que vous êtes le meilleur, alors ? Une suggestion ?

Il lui en restait cependant assez, de l'énergie, pour terminer sur un pied de nez. Question de style, là encore. Prenant une grande respiration, il sourit et commença à déclamer la phrase la plus tartignole - il aimait beaucoup le mot tartignole même s'il l'employait peu - qui lui vint à l'esprit.

— “La calleuse volupté de vivre en ce monde...”

Un long silence - temps nécessaire à son assimilation - accueillit cette proposition avant que les yeux du putatif prix Goncourt ne s'illuminent.

— C'est ça... C'est exactement ça !

Yeux fermés ensuite, il répéta à haute voix et plusieurs fois cette phrase, prenant visiblement plaisir à chaque syllabe prononcée.

— “La calleuse volupté de vivre en ce monde...”, “La calleuse volupté de vivre en ce monde...”

D'un bond, il se leva et, saisissant d'autorité la main ridée qui reposait sur le bureau, échouée, il la serra longuement et avec conviction, plantant ses yeux

dans ceux de son mentor. Indéniablement, il était prêt aux honneurs qui, sans doute, pleuvraient prochainement sur lui.

— Je crois que cette fois, Édouard, on est bon !